



Pirandello

Théâtre complet

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE PAUL RENUCCI
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE MICHEL ARNAUD, DANIÈLE ARON-ROBERT,
ANDRÉ BOUSSY, ALESSANDRO D'AMICO,
GÉRARD GENOT, ANDRÉE MARIA,
ROBERT PERROUD, CLAUDE PERRUS,
MARIE-FRANCE SALQUES,
RENÉ STELLA, MYRIAM TANANT

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

PIRANDELLO

*Théâtre
complet*

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE PAUL RENUCCI

AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION DE
MICHEL ARNAUD, DANIÈLE ARON-ROBERT,
ANDRÉ BOUISSY, ALESSANDRO D'AMICO,
GÉRARD GENOT, ANDRÉE MARIA,
ROBERT PERROUD, CLAUDE PERRUS,
MARIE-FRANCE SALQUES,
RENÉ STELLA, MYRIAM TANANT

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

*Pour l'ensemble des pièces en langue italienne
contenues dans ce volume
© Eredi familiari Pirandello*

*© Éditions Gallimard, 1977,
pour la traduction française et l'ensemble de l'appareil critique.*

L'édition de base sur laquelle a été faite la traduction des pièces comprises dans le présent volume est la suivante : Luigi Pirandello, *Maschere nude*, Milan, Mondadori, 1958, 2 volumes. Il s'agit des volumes IV (1 225 pages) et V (1 381 pages) des *Opere* de l'auteur.

Cette édition a fait l'objet de plusieurs réimpressions. Elle comporte quelques erreurs qui ont été corrigées au fil des ans. Nous avons signalé ces erreurs dans notre appareil critique.

Nous remercions de son concours M. Alessandro D'Amico, qui a collaboré au relevé de ces erreurs et de certaines variantes — celles-ci peu nombreuses — et qui nous a apporté des précisions ou des informations inédites. M. Alessandro D'Amico a participé également à l'établissement de la chronologie.

Nos remerciements vont aussi à Mme Guy Tosi, MM. Pierre Bonnet, Umberto Bosco, Germain Brulliard, Felice Del Beccaro, Claude Margueron, Pietro Mazzamuto, Ermanno Scuderi, Guy Tosi, qui ont facilité notre enquête bibliographique et nous ont fait bénéficier de leur compétence.

Les mots ou phrases en italique, lorsqu'ils sont précédés d'une étoile noire, sont en français dans le texte italien. Signalons enfin que le lecteur trouvera dans le tome II, à la suite des vingt dernières pièces des *Masques nus*, tous les textes — achevés ou non — que Pirandello n'a pas réunis sous ce titre, mais qu'il destinait à la scène. C'est également à la fin du tome II qu'on trouvera la bibliographie.



MASQUES NUS

(Maschere nude)

L'ÉTAU

(La morsa)

je *je* *je*

PERSONNAGES

ANDREA FABBRI.

GIULIA, sa femme.

ANTONIO SERRA, avocat.

ANNA, une domestique.

Dans un lieu de province, de nos jours.

Une pièce chez les Fabbri. Au fond, la porte d'accès, une porte latérale à gauche, deux fenêtres latérales à droite.

Peu après le lever du rideau, Giulia qui se tient près de la fenêtre la plus proche du fond, le dos au public, pour regarder dehors, a un mouvement de surprise et recule. Elle pose sur un guéridon l'ouvrage au crochet qu'elle tient à la main et va fermer la porte de gauche, vite, mais avec précaution, puis elle attend près de la porte principale.

Entre Antonio Serra.

GIULIA, *se jetant à son cou, tendrement, heureuse* : Déjà là ?
ANTONIO, *se dégageant, troublé* : Non je t'en prie !

GIULIA : Tu n'es pas seul ? Où as-tu laissé Andrea ?

ANTONIO, *préoccupé* : Je suis revenu avant lui, cette nuit.

GIULIA : Pourquoi ?

ANTONIO, *irrité par cette question* : J'ai pris un prétexte !... Vrai d'ailleurs. Je devais être ici ce matin de bonne heure, pour affaires.

GIULIA : Tu ne m'en as pas parlé. Tu aurais pu m'avertir.

ANTONIO, *il la regarde sans répondre.*

GIULIA : Qu'est-il arrivé ?

ANTONIO, *à voix basse, mais vibrante, presque avec rage* : Ce qui est arrivé ? Je crains qu'Andrea ne nous soupçonne.

GIULIA, *saisie d'une stupeur mêlée d'effroi* : Andrea ? Comment le sais-tu ? Tu t'es trahi ?

ANTONIO : Non, pas moi : mais nous deux, si c'est le cas.

GIULIA, *même jeu* : Ici ?

ANTONIO : Oui, Tandis qu'il descendait... Tu te souviens ? Andrea descendait devant moi avec sa valise. Tu nous éclairais de la porte. Et moi, en passant... Dieu, ce que l'on peut être stupide quelquefois !

GIULIA, *même jeu* : Il nous a vus ?

ANTONIO : J'ai eu l'impression qu'il se retournait en descendant.

GIULIA : Mon Dieu, mon Dieu... Et tu viens me le dire... Comme ça ?

ANTONIO : Toi, tu ne t'es aperçue de rien ?

GIULIA : Moi, non, de rien ! Mais où est Andrea ? Où est-il ?

ANTONIO : Dis-moi, est-ce que j'avais commencé à descendre quand il t'a appelée ?

GIULIA : Et qu'il m'a dit au revoir ! C'est donc au tournant du palier du dessous ?

ANTONIO : Non, avant, bien avant.

GIULIA : Mais s'il nous avait vus...

ANTONIO : Entrevus, tout au plus. Un instant à peine.

GIULIA : Et il t'a laissé revenir avant lui ? Est-ce possible ? Tu es bien sûr qu'il n'est pas parti ?

ANTONIO : Parfaitement sûr : de ça, parfaitement sûr. Il n'y a aucun train venant de la ville avant onze heures. (*Il regarde sa montre.*) Il va arriver. En attendant, dans cette incertitude... nous voilà au bord du gouffre... Tu comprends ?

GIULIA : Tais-toi, par pitié, tais-toi ! Calme-toi. Dis-moi tout. Qu'est-ce qu'il a fait ? Je veux tout savoir.

ANTONIO : Que veux-tu que je te dise ? Dans cette situation, les mots les plus étrangers à la chose vous semblent des allusions : le moindre regard, un signe; la moindre inflexion de voix...

GIULIA : Du calme... du calme...

ANTONIO : Oui, du calme, du calme, facile à dire ! (*Une brève pause. Il se ressaisit un peu et poursuit :)* Ici même, tu te souviens ? Avant de partir nous parlions lui et moi de cette satanée affaire à régler en ville; et il s'échauffait...

GIULIA : Oui, et alors ?

ANTONIO : Dès que nous fûmes dans la rue, Andrea n'en reparla plus, il marchait tête basse; je l'ai regardé,

il était troublé, le sourcil froncé... J'ai pensé : « Il s'est aperçu de quelque chose ! » Je tremblais. Puis tout d'un coup, il m'a dit d'un air simple et naturel : « C'est triste, non, de partir le soir ?... de laisser sa maison le soir... »

GIULIA : Comme ça ?

ANTONIO : Oui ; il le trouvait triste aussi pour ceux qui restent. Puis il a eu cette phrase... (j'en ai eu des sueurs froides...) « Prendre congé à la lueur d'une bougie, dans un escalier... »

GIULIA : Il a dit ça ? Sur quel ton ?

ANTONIO : De la même voix, de façon très naturelle ; je ne sais pas mais... il le faisait exprès ! Il m'a parlé des enfants qu'il avait laissés endormis dans leur lit ; mais pas avec cette tendresse toute simple qui rassure... Il m'a aussi parlé de toi.

GIULIA : De moi ?

ANTONIO : Oui, mais en me regardant.

GIULIA : Qu'a-t-il dit ?

ANTONIO : Que tu adores tes enfants.

GIULIA : C'est tout ?

ANTONIO : Dans le train, il a repris la conversation sur le procès à soutenir. Il m'a questionné sur maître Gorri, il voulait savoir si je le connaissais. Ah oui ! Il a voulu savoir entre autres s'il était marié — il riait. Ce détail, par exemple, n'avait pas de rapport avec... Ou est-ce moi qui... ?

GIULIA, vivement : Chut !

ANNA, *elle se présente à l'entrée du fond* : Pardon, madame, est-ce que je ne dois pas aller chercher les enfants ?

GIULIA : Oui... Mais attends encore un peu...

ANNA : Monsieur ne rentre pas aujourd'hui ? Les voitures sont déjà parties pour la gare.

ANTONIO, *regardant sa montre* : Il est presque onze heures.

GIULIA : Ah oui ? Déjà ? (*À Anna* :) Attends encore un peu... Je te le dirai.

ANNA, *s'en allant* : Bien, madame. En attendant je vais finir de mettre le couvert.

Elle sort.

ANTONIO : Il va être ici d'un moment à l'autre.

GIULIA : Et tu ne peux rien me dire de plus... Tu n'as pu t'assurer de rien...

ANTONIO : Si ! S'il a vraiment des soupçons, il joue la comédie à merveille.

GIULIA : Lui ? Lui qui est si violent ?

ANTONIO : Et pourtant ! Est-il possible que ma méfiance me fasse divaguer à ce point ? Plusieurs fois, vois-tu, à travers ses propos j'ai cru déceler quelque chose. Peu après, je me reprenais et je me disais : « C'est la peur. » Je l'ai étudié, épié à chaque instant, j'ai observé sa façon de me regarder, de me parler... Tu sais qu'il n'est pas d'un naturel bavard... Eh bien, si tu l'avais entendu pendant ces trois jours ! Souvent, pourtant, il se renfermait dans un long silence inquiet, mais il en sortait chaque fois pour parler à nouveau de son affaire... Alors je me demandais : « Est-ce cette affaire qui le rend soucieux ? ou tout autre chose... Peut-être parle-t-il maintenant pour dissimuler ses soupçons »... Une fois, il m'a même semblé qu'il ne voulait pas me serrer la main. Et remarque, il s'était aperçu que je la lui tendais !... Il faisait mine d'être distrait : il était vraiment un peu bizarre le lendemain de notre départ. Après avoir fait quelques pas, il m'a rappelé : « Il regrette », ai-je pensé aussitôt. Effectivement il m'a dit : « Oh ! Excuse-moi, j'oubliais de te dire bonjour... C'est comme si je l'avais fait ! » Il m'a parlé, d'autres fois, de toi, de la maison, sans intention visible : comme ça. Pourtant, il me semblait qu'il évitait de me regarder en face. Souvent, il répétait quelques phrases, trois ou quatre fois de suite, sans signification... Comme s'il pensait à autre chose... Et tandis qu'il parlait de choses et d'autres, il trouvait moyen tout à coup de ramener la conversation sur toi et les enfants, et il me posait des questions — exprès ? — qui sait ! — est-ce qu'il espérait me surprendre ? Il riait, mais avec une gaieté mauvaise au fond des yeux.

GIULIA : Et toi ?

ANTONIO : Oh moi, j'étais toujours sur mes gardes.

GIULIA : Il a dû se rendre compte de ta méfiance.

ANTONIO : Puisqu'il avait déjà des soupçons !

GIULIA : Tu as dû les confirmer... Et puis, rien d'autre ?

ANTONIO : Si... la première nuit, à l'hôtel — il a voulu que nous prenions une seule chambre à deux lits —, nous étions couchés depuis un bon moment, il s'est aperçu que je ne dormais pas, ou plutôt... il ne s'en

est pas aperçu, puisque nous étions dans l'obscurité ! Il l'a supposé. Remarque que, moi, je ne bougeais pas, tu imagines, là, dans la nuit... dans la même chambre que lui, avec l'appréhension qu'il savait tout ! J'avais les yeux écarquillés dans le noir... en attente... peut-être bien pour me défendre... Tout d'un coup, dans le silence je l'entends prononcer ces mots : « Tu ne dors pas. »

GIULIA : Et toi ?

ANTONIO : Rien. Je n'ai pas répondu. J'ai fait semblant de dormir. Peu après il a répété : « Tu ne dors pas. » Cette fois, je l'ai appelé : « Tu as parlé ? » lui ai-je demandé. Et lui : « Oui, je voulais savoir si tu dormais ! » Mais ce n'était pas une question qu'il me posait en disant : « Tu ne dors pas », il prononçait cette phrase avec la certitude que je ne dormais pas, que je ne pouvais pas dormir, tu comprends ? Ou du moins c'est ainsi que je l'ai ressenti.

GIULIA : Rien d'autre ?

ANTONIO : Rien d'autre. Je n'ai pas fermé l'œil pendant deux nuits.

GIULIA : Et avec toi, toujours le même ?

ANTONIO : Oui. Le même.

GIULIA : Toute cette comédie... lui ! S'il nous avait vraiment surpris...

ANTONIO : Et pourtant il s'est retourné en descendant...

GIULIA : Mais il n'a dû s'apercevoir de rien. Est-ce possible ?

ANTONIO : Dans le doute...

GIULIA : Même dans le doute, tu ne le connais pas ! Lui, se dominer ainsi au point de ne rien laisser paraître. D'abord que sais-tu, toi ? Rien ! En admettant même qu'il nous ait vus, au moment où tu passais et te penchais sur moi... s'il avait supposé une seconde que... tu m'avais embrassée... mais il serait remonté... oh oui ! Imagine un peu dans quel état nous aurions été ! Non, écoute, non ; ce n'est pas possible, tu as eu peur, voilà tout ! Andrea n'a aucune raison de se méfier de nous. Tu m'as toujours traitée devant lui de façon familière.

ANTONIO : Oui, mais le soupçon peut naître d'un instant à l'autre. Alors tu comprends ?... mille détails à peine remarqués, et dont on n'a tenu aucun compte, se colorent soudain, chaque allusion vague devient une

preuve, le moindre doute devient une certitude : voilà ce que je crains !

GIULIA : Il faut être prudents...

ANTONIO : Maintenant ? Je te l'ai toujours dit.

GIULIA : C'est ça, fais-moi des reproches !

ANTONIO : Je ne te reproche rien. Mais ne te l'ai-je pas dit mille fois ? Fais attention... et toi...

GIULIA : Mais oui... mais oui...

ANTONIO : Je ne vois pas le plaisir qu'il y a à se laisser surprendre ainsi... pour rien... pour une imprudence inutile... Comme il y a trois jours... C'est toi qui...

GIULIA : Mais oui, toujours moi...

ANTONIO : Si ce n'était pas pour toi...

GIULIA : Oui... la peur.

ANTONIO : Mais tu trouves qu'il y a lieu de nager dans la joie ? Toi surtout ! (*Une pause. Il va et vient à travers la pièce, puis s'arrêtant :*) La peur ! Tu crois que je ne pense pas à toi aussi ? La peur... si c'est ce que tu penses... (*Une pause. Il se remet à arpenter la pièce.*) Nous étions trop confiants, voilà ! Et maintenant toutes nos imprudences, toutes nos folies me sautent aux yeux, et je me demande comment il a fait pour ne se douter de rien jusqu'ici. Comment donc ! Nous aimer ici... autant dire sous ses yeux... tirant profit de tout... de la moindre occasion... même s'il s'éloignait à peine; et même en sa présence, ici, avec nos gestes, nos regards... Il fallait être fous !

GIULIA, *après un long silence* : Tu me le reproches maintenant ? C'est normal. J'ai trahi un homme qui avait plus confiance en moi qu'en lui-même... oui, c'est ma faute, effectivement, c'est avant tout ma faute.

ANTONIO, *il la regarde, en s'arrêtant, puis il se remet à marcher de long en large et dit sur un ton brusque* : Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

GIULIA : Mais si, mais si, je le sais bien ! Et puis remarque, tu peux même ajouter que je m'étais enfuie de chez moi avec lui et que c'est moi qui l'ai presque poussé à s'enfuir, oui, moi, parce que je l'aimais... et puis je l'ai trompé avec toi ! Il est juste que tu me condamnes maintenant, parfaitement juste ! (*S'approchant de lui, fiévreuse :*) Mais moi, tu entends, moi, j'avais fui avec lui parce que je l'aimais, mais non pour trouver tout ce calme... toute cette aisance dans un nouveau foyer.

J'avais le mien; je ne serais pas partie avec lui... mais lui, bien entendu, il devait se justifier devant les autres de la légèreté qu'il avait commise, lui, un homme sérieux, posé... eh oui ! La folie était faite, il fallait maintenant la réparer, et tout de suite !... Comment ? En se consacrant tout entier au travail, en me refaisant une existence avec de l'oisiveté à revendre. Pour cela il a travaillé comme une brute, il n'a pensé qu'à travailler, tout le temps, sans désirer autre chose de moi que mes louanges pour son activité et pour sa probité... et ma gratitude par-dessus le marché !... Car voyons donc, j'aurais pu tomber plus mal. C'était un honnête homme, lui, il m'aurait rendue à nouveau riche, lui, comme autrefois... Tout cela pour moi, qui chaque soir l'attendais impatiemment, heureuse de son retour. Il rentrait à la maison, fatigué, rompu, mais content de sa journée de travail et déjà préoccupé par les tâches du lendemain... Eh bien, à la fin, je me suis lassée, moi aussi, d'avoir presque à contraindre cet homme à m'aimer par force, à répondre par force à mon amour... Il y a des moments où l'estime, la confiance, l'amitié d'un mari ont l'air d'insultes à la nature... Tu en as bien profité, toi, qui maintenant viens me reprocher mon amour et mon infidélité, maintenant que nous sommes en danger et que tu as peur, je le vois bien que tu as peur ! Mais qu'as-tu à perdre toi ? Rien ! Tandis que moi... .

Elle cache son visage dans ses mains.

ANTONIO, *après un bref silence* : Tu me prêches le calme... mais si j'ai peur... c'est pour toi... pour tes enfants.

GIULIA, *farouchement, avec un cri soudain* : Ah non ! Ne me parle pas, ici, de mes enfants. (*Puis éclatant en sanglots* :) Pauvres innocents !

ANTONIO : Si maintenant tu pleures, je m'en vais.

GIULIA : C'est ça ! Maintenant tu n'as plus rien à faire ici.

ANTONIO, *vivement, grave* : Tu es injuste ! Je t'ai aimée comme tu m'as aimé, tu le sais bien ! Je t'ai conseillé la prudence... Est-ce que j'ai eu tort ? Je l'ai fait plus pour toi que pour moi. Oui, car moi, dans le cas présent, je n'ai rien à perdre... tu l'as dit toi-même. (*Une brève pause, puis appuyant sur chaque mot* :) Je ne t'ai jamais adressé ni

la moindre critique ni le moindre reproche : je n'en ai pas le droit... (*Il se passe une main sur les yeux, puis changeant de ton et d'attitude :*) Allons, allons... Remets-toi. Andrea ne sait sans doute rien, c'est ce que tu crois, et tu dois avoir raison. Moi aussi maintenant, je crois difficile qu'il ait pu se dominer à ce point. Il n'a dû s'apercevoir de rien... Donc, courage... Rien n'est fini... Nous serons...

GIULIA : Non, non, ce n'est plus possible ! Comment voudrais-tu que désormais... Non, il vaut mieux en finir.

ANTONIO : Comme tu voudras.

GIULIA : Voilà ton amour !

ANTONIO : Tu veux me rendre fou ?

GIULIA : Non, il vaut vraiment mieux en finir et dès maintenant; quoi qu'il doive arriver. Entre nous tout est fini. Écoute, peut-être même vaudrait-il mieux qu'il sache tout.

ANTONIO : Tu es folle ?

GIULIA : Oui, oui, il vaudrait mieux ! Quelle vie va être la mienne ? Tu l'imagines ? Je n'ai plus le droit d'aimer personne, moi ! Pas même mes enfants ! Il me semble que lorsque je me pencherai pour les embrasser, l'ombre de ma faute jettera une tache sur leur front immaculé ! Non... non... est-ce qu'il se débarrasserait de moi ? Mais c'est moi qui le ferais s'il ne le faisait pas.

ANTONIO : Maintenant tu divagues !

GIULIA : C'est sérieux ! Je l'ai toujours dit : c'est trop, c'est trop... Il ne me reste plus rien désormais. (*Se faisant violence pour se ressaisir :*) Va-t'en maintenant, va-t'en : qu'il ne te trouve pas ici.

ANTONIO : Je dois vraiment partir ? Te laisser ? J'étais venu exprès... ne vaudrait-il pas mieux que je...

GIULIA : Non, il ne faut pas qu'il te trouve ici. Mais reviens, quand il sera là. C'est nécessaire. Reviens vite, et sois calme, indifférent, non dans l'état où tu es en ce moment... Parle-moi devant lui, adresse-toi souvent à moi. Je te seconderai.

ANTONIO : Oui, oui.

GIULIA : Vite. Et si jamais...

ANTONIO : Si jamais quoi ?

GIULIA : Rien ! De toute façon...

ANTONIO : Quoi ?

GIULIA : Rien, rien... Je te dis adieu.

LE DIPLÔME	
<i>Notice</i>	1268
<i>Notes</i>	1272
MAIS C'EST POUR RIRE	
<i>Notice</i>	1273
<i>Notes</i>	1278
LE JEU DES RÔLES	
<i>Notice</i>	1279
<i>Notes</i>	1290
LA GREFFE	
<i>Notice</i>	1291
<i>Notes</i>	1296
L'HOMME, LA BÊTE ET LA VERTU	
<i>Notice</i>	1296
TOUT FINIT COMME IL FAUT	
<i>Notice</i>	1305
<i>Notes</i>	1318
COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT	
<i>Notice</i>	1318
<i>Notes</i>	1325
LES DEUX VISAGES DE MME MORLI	
<i>Notice</i>	1325
SIX PERSONNAGES EN QUÊTE D'AUTEUR	
<i>Notice</i>	1331
<i>Notes</i>	1361
HENRI IV	
<i>Notice</i>	1374
<i>Notes</i>	1392
L'IMBÉCILE	
<i>Notice</i>	1393

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

MASQUES NUS
L'ÉTAU
CÉDRATS DE SICILE
LE DEVOIR DU MÉDECIN
CECÈ
LA RAISON DES AUTRES
GARE À TOI, GIACOMINO !
LIOLÀ
À LA SORTIE
CHACUN SA VÉRITÉ
LE BONNET DE FOU
LA JARRE
LA VOLUPTÉ DE L'HONNEUR
LE DIPLÔME
MAIS C'EST POUR RIRE
LE JEU DES RÔLES
LA GREFFE
L'HOMME, LA BÊTE ET LA VERTU
TOUT FINIT COMME IL FAUT
COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT
LES DEUX VISAGES DE MME MORLI
SIX PERSONNAGES EN QUÊTE D'AUTEUR
HENRI IV
L'IMBÉCILE

*Préface, Chronologie, Notices et notes
par Paul Renucci*